

# APPRENDRE EN SITUATION DE TRANSMISSION

Graziella Vella

Victor Brunfaut

31

## **PROBLÉMATISER LA RENCONTRE ET LE LIEU QUI LA SOLLICITE**

« *Rencontrer, c'est trouver, c'est capturer, c'est voler, mais il n'y a pas de méthode pour trouver, rien qu'une longue préparation.* » (Deleuze et Parnet, 1996 : 13.)

Cela fait maintenant une dizaine d'années que l'atelier *Terrains d'architecture*<sup>1</sup> fait de l'apprentissage du projet d'architecture le lieu de l'articulation entre architecture et anthropologie.

Nous ne savons pas si une rencontre, au sens d'événement qui transforme, a eu lieu. Nous pouvons néanmoins prendre comme point de départ le fait qu'au moment où les outils, la méthode, le *regard* anthropologiques sont invités à prendre place au sein de cet atelier de projet d'architecture, la croisée entre architecture et sciences humaines a déjà eu lieu ; l'invitation est d'ailleurs peuplée par ce croisement.

Afin de problématiser ladite rencontre, arrêtons-nous brièvement sur les raisons de cette invitation et les spécificités du lieu qui la sollicite. L'atelier de projet d'architecture est, au sein des écoles ou facultés, l'endroit où l'on apprend à *faire* l'architecture, c'est-à-dire où l'on *s'exerce* aux outils architecturaux (relevé, dessin, composition ; plan, coupe, façade, maquette, etc.), où l'on développe des hypothèses de projet, adopte une *attitude*,

1

Initialement nommé  
*Architecture, Développement,  
Patrimoine.*

s'essaye aux outils de communication de l'architecture. Si l'apport d'autres disciplines fait partie intégrante du cursus des architectes, il est plus rare d'inviter « l'étranger » sur les lieux mêmes du faire, ou alors à la condition qu'il y occupe une place relativement codifiée. En effet, c'est pour son expertise, afin d'éclairer l'architecte-concepteur par ses méthodes de description du réel, que l'anthropologie a été, au départ, conviée à l'atelier *Architecture, Développement, Patrimoine*. Son apport est plutôt méthodologique et ponctuel (droit de visite) ; très présente lors de « l'analyse », elle se fait plus discrète dans la phase de projets. Elle intervient principalement dans l'espace de l'atelier à l'exception des aspects « théoriques » (cours d'« anthropologie de l'espace »), qui sont développés dans des cours séparés (cours à option).

Ces premiers croisements nous ont donné l'occasion de devenir sensibles aux questions territoriales, de pratiquer divers terrains, d'apprendre le sens de la nuance (un usage n'est pas une fonction, un espace n'est pas un territoire, etc.). Ils n'ont toutefois pas réellement perturbé les habitudes et automatismes de la projection<sup>2</sup>. Or introduire une autre manière d'appréhender les situations là où il s'agit d'apprendre à développer des projets d'architecture, c'est espérer que ce « faire projet » soit d'une manière ou d'une autre modifié.

Et il est vrai que ce lieu du faire a la caractéristique particulière de donner à la « relation » un caractère concret. On peut très vite évaluer les effets de ce qui est dit, de ce qui est mis en place, mais également l'indifférence que cet apport extérieur peut susciter. Car, qu'on se le dise, l'anthropologie n'est pas condition nécessaire à l'élaboration d'un projet d'architecture *au sens classique du terme*<sup>3</sup> : l'architecte peut « faire sans ». L'anthropologue peut, s'il joue strictement le rôle qui lui a été assigné au départ, sans déranger personne, continuer à rester la cerise sur le gâteau, caution éthique et scientifique, mais il risque largement d'être instrumentalisé.

2

De l'italien *progettazione* : littéralement, activité de conception d'un projet (ndlr).

3

Par « sens classique », on sous-entend ici l'idée d'une pratique « gymnique » du projet d'architecture dans le cadre de l'atelier de projet, où toutes les raisons sont bonnes pour pratiquer le projet, pourvu que celui-ci « fonctionne » suivant la trilogie vitruvienne (solidité, utilité, agrément).

C'est pourquoi nous avons choisi de ne pas nous cantonner à une division des rôles stérile entre ceux qui s'occuperaient de la « mise en forme(s) » et ceux qui s'occuperaient des acteurs, des usages et usagers dont il s'agit de tenir compte (l'habitant et ses besoins occupant une place de choix), ou encore des questions de représentativité (dans le double sens de « qui est représentatif » et des « perceptions et représentations de la ville ». Aussi, il nous a fallu sortir l'anthropologue de son statut d'expert extérieur afin qu'il puisse intervenir là où les problèmes se posent (droit de regard), soit en amont du projet. C'est cette manière de faire atelier qui nous a permis d'élaborer ce que l'on pourrait appeler une ethnographie de la commande.

## DU « DROIT DE VISITE » AU « DROIT DE REGARD »

4

C'est d'ailleurs ainsi qu'Howard S. Becker appréhende la production de toute œuvre d'art, comme une action collective (Becker, 1988).

5

Il est courant que les pouvoirs publics (souvent la commune), via des programmes de rénovation urbaine (outil du Contrat de quartier) ou des projets de mise à niveau, fassent appel à des écoles d'architecture pour se pencher sur un projet en cours, c'est-à-dire pour produire des « hypothèses de projet ».

6

Les dangers de l'usage de la métaphore médicale en architecture sont discutés dans Brunfaut et Vella (2012).

7

Cet apprentissage en situation est double dans le sens où il s'agit tant d'apprendre à faire des projets d'architecture à partir de situations réelles que d'apprendre des modalités de la rencontre entre pratiques à partir du contexte spécifique qu'est l'atelier de projet d'architecture : l'atelier, comme le terrain, est « situation ».

8

« L'atelier d'architecture autogérée (aaa) est une plateforme collective d'exploration, action et recherche autour des mutations urbaines et des pratiques culturelles, sociales et politiques émergentes de la ville contemporaine. aaa [sic] agit par des "tactiques

Ainsi, l'une des exigences premières de l'atelier est de travailler à partir de situations de projet réelles qui nous connectent au monde extérieur et qui inscrivent l'acte d'architecture dans un processus collectif<sup>4</sup>. Il faut matière à rencontre, c'est ce qui donne de la consistance à cet acte. Dans ce sens, notre travail avec les étudiants démarre souvent de « commandes »<sup>5</sup>. Celles-ci reposent sur ce qu'on appelle, dans le vocabulaire architectural, un *diagnostic*<sup>6</sup>, soit l'identification de problèmes qui sont posés de manière générique (insécurité, mobilité, emploi, etc.) en termes de *manques* et qui appellent des réponses toutes faites (revitalisation, activation de l'espace public, etc.).

Notons que ces diagnostics sont élaborés à l'aide de « données objectives » ; des croisements entre architecture et sciences humaines ont déjà eu lieu et ce n'est pas toujours pour le meilleur. Ce type d'alliance peut appauvrir considérablement la manière d'appréhender les situations de projet et de s'adresser au « public », limitant ainsi le rôle que celui-ci pourrait être amené à jouer dans ces reconfigurations ; nous y reviendrons. Nous avons appris à nous méfier de ces diagnostics en problématisant les commandes et en cherchant les forces en présence dans chaque situation.

Notre préoccupation n'est pas d'élaborer une méthode *tout terrain*, mais d'être sensibles à la spécificité des situations à partir desquelles nous travaillons avec nos étudiants afin que l'articulation des pratiques soit féconde. C'est dans ce sens que nous avons renommé l'atelier *Terrains d'architecture*. Ce changement ne se réduit évidemment pas à la seule dimension terminologique, mais indique plutôt que l'articulation des pratiques a pris au fil du temps d'autres formes, qu'elle s'est enrichie. *Pratiquer un terrain* consiste, dès lors, tant à faire l'expérience directe du lieu sur lequel il s'agit d'intervenir – le mesurer, le relever, le dessiner, le localiser, déterminer à quelle(s) échelle(s) l'appréhender – qu'à en suivre les ramifications (se rendre au cadastre, à la commune, aux monuments et sites, etc.), créer des connexions diverses, articuler des publics, etc. Plus qu'un travail de documentation visant à acquérir une connaissance du lieu et à justifier la légitimité de l'intervention, la pratique du terrain vise à problématiser. Si le terrain « porte » le projet, le projet fait partie intégrante du terrain, il est un élément de problématisation : décrire, c'est déjà construire (Geertz, 1973).

Cette manière d'apprendre en situation<sup>7</sup>, d'articuler recherche, atelier de projet et ville en train de se faire aurait pu nous orienter

urbaines”, en favorisant la participation des habitants à l’autogestion des espaces urbains délaissés, en relativisant les contradictions et contournant les stéréotypes par des projets nomades et réversibles, en initiant des pratiques interstitielles qui explorent les potentialités des villes contemporaines (populations, mobilités, temporalités).» (aaa, 2000-2008.)

vers un travail proche de celui de l’atelier d’architecture autogéré (aaa)<sup>8</sup> ; ce n’est pas le cas. Nous n’occupons ni ne réclamons aucun espace délaissé. Nous cherchons à créer des brèches, des interstices, là où situations pédagogiques et situations de projet (monde extérieur) sont ou pourraient être articulées. Les questions et les lieux que nous mettons au travail ne nous placent pas au-dehors de la production architecturale. Nous pensons l’architecture comme processus collectif, impliquant des acteurs divers, dans lequel les étudiants doivent se situer en faisant des outils architecturaux classiques un élément actif. Le recours à l’anthropologie ne signifie pas l’abandon de l’architecture.

## LES MOTS RÉCLAMENT

Chaque situation de projet sur laquelle nous avons travaillé (de la présence des abattoirs en ville à la mosquée bruxelloise, en passant par les espaces publics de la ville marocaine) nous a appris à développer des points d’attention et des gestes spécifiques<sup>9</sup>. L’expérience des Abattoirs d’Anderlecht, que nous présenterons ici, n’est pas choisie au hasard : elle a été notre véritable lieu d’expérimentation et de mise à l’épreuve de l’agencement de pratiques. Nous aimerions montrer, à travers ce cas spécifique, le mouvement entre « théorie » et « pratique »<sup>10</sup> : comment certains concepts permettent d’expliquer ce que l’on fait *a posteriori*, mais également comment ils peuvent nous faire faire des choses en situation. Peut-être est-ce cela, la rencontre : ce qui, à un moment donné, suscite l’apparition d’un nouveau mot ou la nécessité d’en redéfinir un autre... Des mots pour problématiser, construire des problèmes<sup>11</sup>, plutôt que des mots pour trouver des solutions à des problèmes élaborés par d’autres. « Proposer des mots qui renvoient à des idées moins familières, amener de nouvelles manières de percevoir et de sentir ce monde et les problèmes qu’il nous pose. » (De Jonckheere, 2010.)

9  
Voir Brunfaut et Vella (2012) ; Vella (2014).

10  
Il ne s’agit pas d’agencer l’Architecture et l’Anthropologie « grand-a », mais des filiations spécifiques dans chacune de ces pratiques.

11  
Chaque nouveau mot/énoncé, chaque geste appris n’effacent pas les autres, mais fonctionnent comme de nouveaux points d’attention par rapport à une situation spécifique. « Faire importer » et « médier », nous le verrons, peuvent parfaitement cohabiter.

Nous aimerions montrer comment le *perspectivisme* et les termes qui lui sont associés (le contraste vision/version, les notions d’importance et d’intérêt) peuvent nous accompagner pour expliciter ce que l’expérience des Abattoirs d’Anderlecht nous a permis d’élaborer. Pour ce faire, nous nous appuyons particulièrement sur le texte de V. Despret et S. Galetic intitulé « Faire de James un lecteur anachronique de von Uexküll : esquisse d’un *perspectivisme radical* » (2007). Nous verrons également, même si c’est dans une moindre mesure, comment à l’épreuve de ce terrain, la notion de public nous est apparue comme devant acquérir plus de consistance et de nuances. C’est *Le public et ses problèmes* de

12

Pour un compte rendu détaillé de cette expérience, voir Vella (2011).

J. Dewey (2010) qui nous viendra cette fois en appui. Nous souhaitons enfin insister sur les liens qui unissent situation pédagogique et situation de projet. Si le projet des abattoirs s'est peu à peu densifié, c'est grâce aux multiples déplacements et ajustements qui ont eu cours au sein de l'atelier, notamment dans l'articulation des pratiques<sup>12</sup>.

## LE SENS DE L'IMPORTANT : FAIRE IMPORTER

« *Il y a toujours quelque chose de plus important, non, tout est important.* » (Hers et al., 2008.)

Cet énoncé est issu d'un contexte distinct...<sup>13</sup> Nous le mobilisons ici à propos d'une tout autre histoire, celle des Abattoirs d'Anderlecht. Au-delà des différences de contexte, un même motif se dessine : perturber la hiérarchie des importances passe par un *faire importer* quelque chose qui *a priori* devrait passer au second plan, ou qui est situé à l'arrière de la scène.

13

Il se rapporte à une expérience relative au protocole des « Nouveaux Commanditaires » et à l'intérêt de financer une œuvre autour de la morgue dans le cas de l'hôpital de Garches, alors qu'investir dans l'achat d'équipements médicaux serait *a priori* plus important. Voir Hers, Poggi et la Fondation de France (2008).

Afin de comprendre la teneur de ce « faire importer », nous devons nous attarder sur ce qui le précède... Notre histoire des abattoirs commence tout simplement : un site cédé en emphytéose par les pouvoirs publics à un gestionnaire privé (Abatan), une association de quartier (le Centre de rénovation urbaine) et une commande faite par la Cellule des projets subsidiés de la commune d'Anderlecht à un atelier de projet d'architecture, le nôtre. La demande est assez classique : il s'agit d'élaborer avec nos étudiants des hypothèses de projet afin de « nourrir » un *Master Plan* en cours d'élaboration.

14

Certains, tels que l'analyse typomorphologique et urbaine, ont déjà été mis à l'épreuve, d'autres sont en construction, dans la mesure où c'est la première année que l'équipe enseignante accueille, au sens plein du terme, une anthropologue.

Pour démarrer l'aventure, nous disposons comme matériaux d'une esquisse de *Master Plan* élaborée par le bureau d'urbanisme et de marketing urbain ORG en charge du projet, d'un diagnostic du quartier développé par le Centre de rénovation urbaine, ainsi que de nos propres outils<sup>14</sup> (parmi lesquels nos yeux pour voir et notre corps entier pour sentir). Nous nous sommes rendus plusieurs fois sur les lieux pour rencontrer les gestionnaires du site, le vétérinaire, etc. Nous avons visité à plusieurs reprises l'abattoir, nous avons découvert son quartier, ses marchés... Et le site des Abattoirs s'est peu à peu peuplé d'usages, d'acteurs, de territoires, de mondes avec lesquels *composer*. Le diagnostic du quartier et le remède qui l'accompagnait (la revitalisation) se sont vite révélés limitatifs<sup>15</sup>. C'est pourquoi nous avons encouragé nos étudiants à faire exister le site des Abattoirs selon différentes versions/perspectives, en leur proposant de centrer leur attention sur l'un ou l'autre aspect du site et de ses potentialités

15

Un quartier ne peut être réduit à son taux de chômage, ses dents creuses, son absence d'espaces verts, etc. Que faire de ses ressources potentielles, de son hétérogénéité, de sa vivacité et de ses inventions (sur ce point, voir le travail d'Alain Tarrus (1993) sur les « territoires circulatoires »).

(par exemple, la dimension patrimoniale, le lien au canal, l'espace du commerce, l'abattoir comme « ville dans la ville », etc.).

## ENRICHIR LE MONDE

« *Le but de la connaissance n'est pas d'expliquer le monde mais de l'enrichir, de lui donner plus de réalités, de significations, c'est-à-dire d'en multiplier les versions possibles.* » (Despret et Galletic, 2007.)

Pour reprendre la formulation de Despret-Galletic à propos de la forêt, on pourrait dire qu'il n'existe pas de site des Abattoirs en tant que milieu objectivement déterminé. Il y a un site des Abattoirs pour ses différents usagers, des travailleurs aux passants et aux clients des marchés, sans oublier les animaux d'élevage. Il nous est rapidement apparu que les vaches, les cochons, les moutons avaient leur mot à dire pour définir ce qu'est la réalité d'un abattoir, à condition de pouvoir les faire parler, ou de bien parler en leur nom (mandat de porte-parole).

L'hypothèse du *Master Plan*, qui envisageait principalement le site comme ressource spéculative (liée à la présence monumentale de l'édifice des halles, inscrit au Registre du patrimoine immobilier protégé de la Région de Bruxelles-Capitale) autour d'un slogan, « le ventre de Bruxelles », s'est dès lors avérée très appauvrissante et totalement déconnectée. Faire du site des Abattoirs « le ventre de Bruxelles » dans une logique de marketing urbain ou de revitalisation urbaine condamne les abattoirs à rester discrets<sup>16</sup>. La fonction première du site, l'abattage, est reléguée au statut de fonction parmi d'autres à laquelle le projet réserve un bâtiment générique en bordure de canal. De même, le Centre de rénovation urbaine considère cette fonction au mieux comme une activité économique qui profite peu à la population du quartier, au pire comme une source de nuisance. Les préoccupations et intérêts de ces acteurs, on le voit, sont ailleurs.

La hiérarchie des importances se dessine très clairement ; nous avons, d'un côté, « les grands enjeux urbanistiques » portés par le *Master Plan*, secondés par ceux des porte-parole autoproclamés d'intérêts génériques des habitants (« convivialité », « espaces verts », « lieux de rencontre », etc.), et, de l'autre, un petit abattoir industriel qui s'est retrouvé, à la suite du processus d'urbanisation, au cœur de la ville et dont l'invisibilité arrange tout le monde. Pourtant, l'échelle réduite et la relative « ouverture » de l'abattoir, son fonctionnement négocié au cas par cas, son articulation avec les marchés généralistes et aux viandes, la manière dont il marque le quartier malgré sa « discrétion » actuelle, mais, également, l'attachement que nourrissent à son égard certains membres des organes de décision<sup>17</sup>, nous ont poussés à problématiser sa présence.

16

Notons que sa discrétion physique ne facilite en rien une prise en charge collective de la mise à mort des animaux d'élevage.

17

Cet attachement est marqué par l'histoire même des Abattoirs, qui ont été rachetés à la commune d'Anderlecht par certains des travailleurs (souvent liés aux Abattoirs depuis plusieurs générations) au moment où ils firent faillite, au début des années 1980.

## LES ABATTOIRS COMME PERSPECTIVE

18

Cette expérience s'est étendue sur trois années académiques, de septembre 2008 à juin 2010.

19

*Être affecté*, ainsi s'intitulait le texte de la célèbre anthropologue Jeanne Favret-Saada qui a notamment montré les limites de *l'observation participante*.

20

Les deux auteurs s'appuient sur le philosophe pragmatiste pour sortir de l'alternative objectivisme-subjectivisme et prolonger dans le perspectivisme radical la manière dont le naturaliste von Uexküll suit les actes qui créent les accès aux mondes.

21

Chaque texte discuté, chaque personne-ressource conviée à l'atelier sont des sources d'influence pour le projet. À titre d'exemple, c'est seulement après avoir introduit les travaux de Temple Grandin que sont apparus dans les projets des étudiants les espaces de stabulation pour les animaux. De même pour les espaces de pause des travailleurs de la chaîne d'abattage, ils sont arrivés au moment où l'Abattoir prenait de l'épaisseur.

22

Chercheuse à l'INRA SAD-APT (INA-PG/Paris) au moment de notre rencontre. Elle a mené plusieurs recherches sur la relation, notamment de travail, entre les éleveurs et leurs animaux, ainsi que sur la douloureuse question de leur mise à mort. Elle a également pratiqué le

Méthodologiquement, devenir sensible à ce que la situation requiert demande du temps<sup>18</sup> ; c'est différent d'avoir une idée et de l'appliquer. Pour faire importer, il faut avoir été touché par quelque chose – « être affecté », disait Jeanne Favret Saada<sup>19</sup>. « Les choses du monde ne sont pas inertes, en agissant sur nous, elles nous touchent au plus intime, elles revendiquent une importance et une signification. » (Despret et Galletic, 2007.)

Au sens traditionnel, nous disent encore Despret et Galletic, une vision s'impose, elle « envahit », on peut la reconnaître, y adhérer, mais jamais la modifier ; elle nous laisse toujours dehors. À l'inverse, une perspective n'existe que dans un mouvement, elle s'inscrit dans un rapport à l'action qui la constitue. Or, chez W. James<sup>20</sup> précisément, la vision est perspective. Elle ne peut se confondre avec le *point de vue* ou le *regard* qui s'apparentent à une posture passive. Il s'agit d'une attitude, d'une disposition à être affecté par le monde (sentir) et une manière d'affecter le monde (agir), de s'y engager. « Aucune attitude générale n'est possible à l'égard de l'univers, aucune attitude désaffectée pourrions-nous dire, sauf à désaffecter l'univers lui-même. » (*Ibid.* : 7.)

Adopter une attitude, avoir une idée ou une vision, n'est-ce pas ce que l'on demande ordinairement aux étudiants architectes ? Une chose est certaine, ceux pour qui il faut d'abord *faire importer* sont nos étudiants. Faire importer ce qui nous a affectés et qui nous est apparu comme étant une force de ce site : ces Abattoirs et la possibilité de les agencer autrement à leur quartier et à la ville. Explorer le terrain (par le projet) jusqu'à ce que des connexions se fassent, les mener le plus loin possible jusqu'à ce qu'une *perspective* se dégage. Développer des hypothèses de projet dans lesquelles les Abattoirs importent ; leur donner de la consistance afin qu'il devienne difficile de s'en passer. Mais, pour nous, enseignants, il s'agit aussi de créer de bonnes alliances<sup>21</sup>.

Ainsi, si ce *faire importer* a été possible, c'est grâce à notre rencontre avec Jocelyne Porcher<sup>22</sup> qui nous a rendus sensibles à la dimension collective qu'impliquait ce travail, mais aussi à l'occasion qu'il représentait<sup>23</sup>. Dans leur article intitulé « Anim. d'élev. ch. porte-parole et plus si aff. Les animaux d'élevage sont en voie de disparition », Vinciane Despret et Jocelyne Porcher donnent une double signification au terme de porte-parole :

« Il ne s'agit pas seulement de traduire des habitudes, des volontés ou des préférences (premier mandat), il s'agit aussi de rendre

métier d'élèveuse. Ce sont ses recherches – et la singularité de son parcours – qui nous ont amenés vers elle.

23

L'existence de cet Abattoir urbain encore en fonction comme occasion de développer un projet collectif.

24

À ne pas confondre avec « parler à la place de ».

ces préférences, ces habitudes, ces manières d'être intéressantes et importantes pour le collectif (deuxième mandat). » (Despret et Procher, 2002 : 75.)

Ce « parler pour » se constitue aujourd'hui sous le signe de l'engagement : « parler pour », c'est aussi « parler en faveur de »<sup>24</sup>. Avec le recul, nous pouvons dire que c'est à ce double mandat de porte-parole que Jocelyne Porcher nous a initiés. Capable d'assumer parfaitement le premier mandat de porte-parole des éleveurs, des travailleurs présents sur la chaîne, des animaux d'élevage, elle nous a encouragés à assumer le second : faire importer pour d'autres.

### « PARLER EN FAVEUR DE »

25

Si l'on s'en tient à la définition de Dewey, pour qu'il y ait public, il faut un problème autour duquel ce public émerge. Or, dans le cas qui nous occupe, le public n'émerge pas, il est convoqué pour donner corps à une nouvelle perspective que nous construisons en tant qu'atelier de projet à la suite de la problématisation de la commande. Ces nuances autour du public ont été largement discutées lors du colloque « Gestes spéculatifs » organisé par le Centre culturel international de Cerisy (juillet 2013).

26

L'expression est reprise de V. Despret et J. Porcher (2007). Elle renvoie à une pratique renouvelée de l'enquête qui consiste à construire le problème avec les personnes concernées en procédant à une redistribution des expertises ; à chercher là où ceux que l'on interroge sont le plus à même d'objecter ; à s'adresser à eux là où ils seraient intéressés, intéressants, experts.

À une question générique correspond un public « passe-partout » que l'on réduit souvent aux habitants du quartier (qui sont censés être représentatifs). Notre rencontre/travail avec Jocelyne Porcher nous a permis d'expérimenter avec les étudiants qu'un *changement de perspective*, dans la mesure où il complexifie la manière d'appréhender la situation de départ, demande (pour être bien construit) de convoquer d'autres publics, d'autres expertises. La question du « qui convoquer » diffère sensiblement du « qui est représentatif » car elle se pose chemin faisant, lorsque l'appel à d'autres publics se fait sentir.

Dans cette perspective, le public ne peut être défini *a priori* : il est à faire, à expérimenter, dirait Dewey (2010). Convoquer ne signifie pas consulter, demander l'avis ou l'opinion, mais sentir qu'une question ou un problème ne trouvera pas de réponse en l'absence de certaines « compétences » qui nous font (heureusement) défaut. Dans le cas qui nous occupe, « faire public »<sup>25</sup> consiste notamment à convoquer ceux qui pourront assumer le premier mandat de *porte-parole* des animaux d'élevage (J. Porcher en fait partie)... mais pas seulement. On quitte la répartition des rôles entre pratiques évoquée plus haut car on n'est plus dans le registre de la représentativité ou des besoins, mais dans celui d'une « pragmatique de l'expertise »<sup>26</sup>.

Dès lors qu'une perspective est construite et qu'un univers se dégage, le public s'épaissit et c'est alors qu'il faut tenter d'articuler différents intérêts, ceux du public « représentatif » et ceux du public convoqué. « On pourrait dire qu'il y a trop d'intérêts en jeu. Il n'y a justement pas assez d'intérêts, puisque ne sont pris en compte que ceux de quelques-uns. » (Despret et Porcher, 2002.)



Tous les intérêts ne se valent pas, certains intérêts peuvent venir écraser tous les autres, avoir besoin de dénier les autres intérêts pour exister. C'est dans ce sens que les « grands enjeux urbanistiques » ou les questions à grande échelle peuvent se prévaloir d'être plus importants qu'un abattoir. Il s'agit de composer/négocier à partir d'engagements *en ce compris celui du chercheur* ; un intérêt purement financier n'est pas un engagement.

27

Tenue le 18 juin 2010, la rencontre peut se traduire dans le double sens de faire une « affaire publique » d'une question « privée » (Dewey, 2010) et de faire importer pour un collectif (Despret et Porcher, 2007). Elle regroupait les gestionnaires du site des Abattoirs d'Anderlecht, le bureau ORG (chargé de la conception du *Master Plan*), la commune d'Anderlecht, le Centre de rénovation urbaine (CRU), Jocelyne Porcher, Inter-Environnement Bruxelles (IEB), des éleveurs. Les travailleurs de l'Abattoir n'ont pas répondu à l'appel.

Faire importer quelque chose qui nous a touchés (par exemple, la visite d'un abattoir) peut s'apparenter à « parler en faveur de » – un être, un lieu, un engagement –, à s'en faire les porte-paroles. Dans notre cas, nous l'avons évoqué, il s'agit d'abord de faire importer pour des étudiants, ce n'est pas rien. Nous aurions pu nous limiter à notre « mission pédagogique » – prendre les abattoirs comme prétexte afin de permettre aux étudiants de s'exercer –, mais nous étions allés « trop loin » ou pas assez, il nous fallait assumer ce rôle de porte-parole que nous avions au fil du temps développé (médiation). C'est ainsi que nous avons conclu notre travail en atelier par un (modeste) « appel du 18 juin », un appel à « rendre publique la question de l'abattoir en ville », en mettant autour d'une même table les étudiants et les différents « experts » que nous avons croisés et intéressés<sup>27</sup>. Une tentative de faire importer pour un collectif, pour ceux qui sont directement concernés et pour ceux qui seraient amenés à le devenir (assumer le deuxième mandat de porte-parole). Cela n'a rien d'héroïque, le perspectivisme est une méthode qui engage. Aujourd'hui encore, le devenir de cet abattoir nous importe...

## ON NE FERA PAS UNE FICTION

« *Le perspectivisme, c'est-à-dire l'intérêt porté à la perspective, n'est pas le relativisme indiquant que tout se vaut. Au contraire, comme le dit Whitehead, c'est "en l'absence de perspective qu'on chute dans la banalité".* » (Dejonckheere, 2004 : 105.)

28

Nous avons pu le constater à travers les projets de certains étudiants, notamment le *18 bis* (Denis Adnet, Pierre-Luc Fillion, Charly Fortis et Arnaud Kinnaer) et *l'Atelier de découpe* (Baticam Bapam, Muhammad Karabelen, Enrico Onofri, Gilles Renson). Deux collectifs d'étudiants ayant expérimenté un processus de construction collective du projet de transformation du site des Abattoirs.

Une perspective (la construction d'une version) engage beaucoup plus qu'une vision de la ville, qu'un projet urbain s'imposant de l'extérieur, nous laissant à l'extérieur et conduisant à des spéculations déconnectées<sup>28</sup>. On touche ici à deux sens différents du possible. « S'agit-il d'amplifier ce qui existe déjà, de penser le futur à l'image amplifiée de ce qui existe aujourd'hui ou d'inventer un futur senti qui modifie ce qui se passe actuellement ? » (Debaise, 2013.)

Le risque de produire une fiction ou un projet utopique (un « possible déconnecté ») est présent tout au long du travail,

il n'est pas réglé une fois pour toutes, dès lors qu'on a choisi de s'engager dans une perspective. À titre d'exemple, concevoir un « abattoir idéal », dans lequel on supprimerait la chaîne d'abattage et repenserait le travail *contre* la chaîne, ou, à l'inverse, être sensible à ce que des travailleurs de la chaîne considèrent certains éléments de l'appareillage technique comme un atout ont été des éléments de discussion dans l'atelier. De même, pour l'abattage rituel, s'adresse-t-on aux travailleurs musulmans en tant qu'ils considèrent la mort autrement ou les considère-t-on comme des individus dont il faudrait interdire les pratiques barbares ? Ou encore, l'agencement entre le passé (Anderlecht et sa tradition de la viande) et le présent (un quartier marqué par une forte présence musulmane) peut-il être une ressource pour penser l'abattage ?

C'est à partir de cet apprentissage en situation qu'on peut se mettre à défendre l'abattoir, à s'en faire le « porte-parole » dans ce qu'il pourrait devenir, car on pense qu'il y a peut-être encore des ressources pour le « désinvisibiliser » et produire un morceau de ville à partir de lui. Faire prise sur une partie sans chercher l'idéal, construire un possible pas à pas.

## CONCLUSION

Le récit de notre expérience démarre d'une invitation faite à l'anthropologie par l'architecture. Il y a là une sorte d'asymétrie de départ, de relation à sens unique. Or, si l'on y regarde de plus près, il s'agit essentiellement d'une question de distribution : le prestige et la légitimité pour l'une, celle qui est appelée à éclairer, et la maîtrise pour l'autre, celle dont le rôle est de concevoir, d'intervenir. Dans ce sens, nous pouvons dire qu'au cours de ces dix années passées, nous avons œuvré à rétablir une certaine forme de symétrie, pas dans le sens d'une *assimilation* mais plutôt dans celui d'une réinvention du sens de nos pratiques respectives et de leur articulation dans ce lieu spécifique d'apprentissage qu'est un atelier de projet (avec ses contraintes, ses exigences, mais également ses potentialités). De la même manière qu'il ne s'agit pas de transformer les architectes en anthropologues, on n'attend pas de cet « étranger » qu'il s'intègre. Il doit faire la différence, sinon sa présence n'a aucune raison d'être. Le dépaysement implique de laisser à l'étranger le pouvoir de transformer la situation de départ. Le passage du *droit de visite* au *droit de regard* se conclut ici en un devoir d'influence.

Afin d'exercer ce devoir d'influence, il faut construire un autre chemin. Nous avons vu ce qu'une vision comme *perspective* ou ce qu'une *attitude* comme manière d'être affecté par le monde et manière d'affecter le monde et de s'y engager pouvaient apporter à la transmission de la pratique architecturale, à la manière de mettre des hypothèses en projet et en problème. Sur cet autre chemin, les bénéfices ne sont pas à sens

unique. La pratique anthropologique peut aussi s'enrichir au contact des problèmes qui se posent aux architectes ; la pratique architecturale est une bonne matière à penser mais il faut pour cela que d'autres articulations se fassent. Refuser le rôle de rabat-joie, quitter le champ des représentations, prendre les architectes dans leurs forces – leur prédisposition à regarder vers le futur et à y projeter des situations, à élaborer des scénarios – et apprendre avec eux à donner de la consistance à ces scénarios. Spéculer avec consistance : ni utopie ni vision toute faite.

« La fonction de la pensée spéculative est d'intensifier jusqu'à sa limite l'importance d'une expérience. » (Debaise, 2014.) Dans ce sens, la « méthode spéculative » est en adéquation parfaite avec notre travail. En effet, on peut dire que faire du projet d'architecture, c'est spéculer... mais c'est là que l'articulation des pratiques peut apporter une différence de taille. Spéculer ne signifie pas ici développer le scénario ou l'hypothèse la plus probable mais *inventer un futur senti qui modifie ce qui se passe actuellement*. Dans ce sens, nous avons vu avec les Abattoirs que développer un projet dans la perspective d'un des éléments qui le constituent, c'est sentir que cet élément ne peut être réduit à une hypothèse parmi d'autres, qu'il peut faire projet dans le sens d'une réarticulation avec les autres composantes du site, mais aussi hors du site (l'opposition micro/macro ou local/global n'opère pas ici).

L'évolution récente du projet des Abattoirs, qui voit la mise en œuvre de dispositifs directement liés à ceux développés dans le cadre de notre travail et la relégation du *Master Plan* au titre de vue de l'esprit (ou de mauvais rêve) pour remettre en avant l'idée de l'abattoir urbain<sup>29</sup>, semble confirmer la pertinence, voire l'efficacité, de l'approche.

**Graziella Vella** développe une « anthropologie du proche » qui questionne l'évidence de nos modèles (État, ville, savoir, etc.) et la manière dont ils se constituent, circulent et définissent ce qui s'en écarte. Elle s'est notamment inspirée des travaux de Fernand Deligny. Elle enseigne à la Faculté d'architecture La Cambre-Horta de l'Université libre de Bruxelles où elle expérimente de nouvelles formes d'associations et de partage d'expertise qui soient à la source d'invention et non de nivellement. Elle est membre du GECO (Groupe d'études constructivistes, ULB).

**Victor Brunfaut** (Tunis, 1967) est architecte (ISACF La Cambre, 1991) et docteur en urbanisme (Universités de Pescara et Roma-La Sapienza, Italie, 2003). Il développe une activité de recherche sur les questions d'architecture et d'urbanisme dans les pays du Sud (Maghreb, Afrique). Il exerce une activité d'architecte indépendant depuis 1995 et au sein du Bureau Karbon' depuis 2007. Il est enseignant en architecture et urbanisme à l'Institut d'architecture La Cambre depuis 2003, nouvellement Faculté d'architecture La Cambre-Horta de l'Université libre de Bruxelles. Il y est affilié au centre de recherche HABITER (pôle ADP – Architecture, Développement, Patrimoine) et y anime, avec Graziella Vella et Bertrand Terlinden, l'atelier de projet *Terrains d'architecture*.

29

Depuis lors, l'asbl Inter-Environnement Bruxelles (IEB), l'Union des locataires d'Anderlecht-Cureghem (HUVAC), le Centre pour la rénovation urbaine (CRU-CSV), ainsi que l'Abattoir S.A., se sont associés dans la réalisation d'une étude autour de l'abattoir urbain, remplaçant l'actuel Abattoir (Abatan, 2014).

## BIBLIOGRAPHIE

- aaa, 2000-2008, site web. Consultable : <http://www.urbantactics.org/> [disponible le 21 juin 2014].
- ABATAN, 2014, page web. Consultable : <http://www.abatan.be/fr/nouvelles/faites-connaissance-avec-cataline-et-arnaud> [disponible le 23 mai 2014].
- BECKER, H. 2003. *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte.
- BECKER, H. 1988. *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion.
- BENSAUDE-VINCENT, B. 2000. *L'opinion publique et la science : à chacun son ignorance*, Paris, Synthélabo.
- BRUNFAUT, V.; VELLA, G. 2012. « Inventer de nouveaux rapports entre architecture et anthropologie : explorations sur les espaces publics d'une ville marocaine », dans N. Dris (sous la dir. de), *Patrimoines et développement durable*, Presses universitaires de Rennes.
- DEBAISE, D. 2006. « La fonction du concept de perspective dans "Procès et réalité" », dans B. Timmermans (sous la dir. de), *Perspective : Leibniz, Whitehead, Deleuze*, Paris, Vrin, p. 55-69.
- DEBAISE, D. 2013. *Séance inaugurale du séminaire annuel de l'ERG « Narration spéculative »* tenue les 13-14-15 mars 2013, Halles de Schaerbeek, Bruxelles.
- DEBAISE, D. 2014. « L'appât des mondes possibles : fonction de la philosophie spéculative » (à paraître aux Presses du réel).
- DE JONCKHEERE, C. 2010. *83 mots pour penser l'intervention en travail social*, Genève, Éditions IES-Institut des études sociales.
- DELEUZE, G. 1988. *Le Pli – Leibniz et le baroque*, coll. Critique, Paris, Éditions de Minuit.
- DELEUZE, G.; PARNET, C. 1996. *Dialogues*, Paris, Flammarion [1977].
- DESPRET, V. 1999. *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie des émotions*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/Seuil.
- DESPRET, V.; GALETIC, S. 2007. « Faire de James un lecteur anachronique de von Uexküll : esquisse d'un perspectivisme radical », dans D. Debaise (sous la dir. de), *Vie et expérimentations. Peirce, James, Dewey*, Paris, Vrin, p. 45-76.
- DESPRET, V.; PORCHER, J. 2002. « Anim. d'élev. ch. porte-parole et plus si aff. Les animaux d'élevage sont en voie de disparition », *Cosmopolitique*, n° 2, p. 74-90.
- DESPRET, V.; PORCHER, J. 2007. *Être Bête*, Arles, Actes Sud.
- DEWEY, J. (1927) 2010. *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.
- DEWEY, J. (1934) 2010. *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ, C. 1973. *Thick Description. Toward an Interpretive Theory of Culture*, New York, Basics Books.
- HARAWAY, D. (1988) 2007. « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », dans L. Allard, D. Gardey et N. Magnan (sous la dir. de), *Donna Haraway, Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*, Paris, Exils.
- HERS, F.; POGGI, J.; LA FONDATION DE FRANCE, 2008. *Les Nouveaux commanditaires de Garches* [vidéo en ligne]. Consultable : <http://www.nouveauxcommanditaires.eu/>, <http://vimeo.com/49150096> [disponible le 30 juin 2014].
- TARRIUS, A. 1993. « Territoires circulatoires et espaces urbains : différenciation des groupes migrants », *Annales de la recherche urbaine*, n° 59-60, p. 50-60.
- VELLA, G. 2011. « Compte rendu d'une expérience persistante : les abattoirs d'Anderlecht », *Bruxelles en mouvement*, n° 250, p. 22-26.
- VELLA, G. 2014. « Mosquées et médiation », *CLARA Architecture/Recherche*, dossier thématique « La mosquée bruxelloise comme projet », n° 2, p. 87-95.